

L'ALUMNAT

ALEKSY CONSTANT

L'ALUMNAT

La chambrée Columbus, Livre Premier
roman

© 2014 - Aleksy Constant
ISBN 978-2-9550868-2-7
Dépot Légal : Novembre 2014

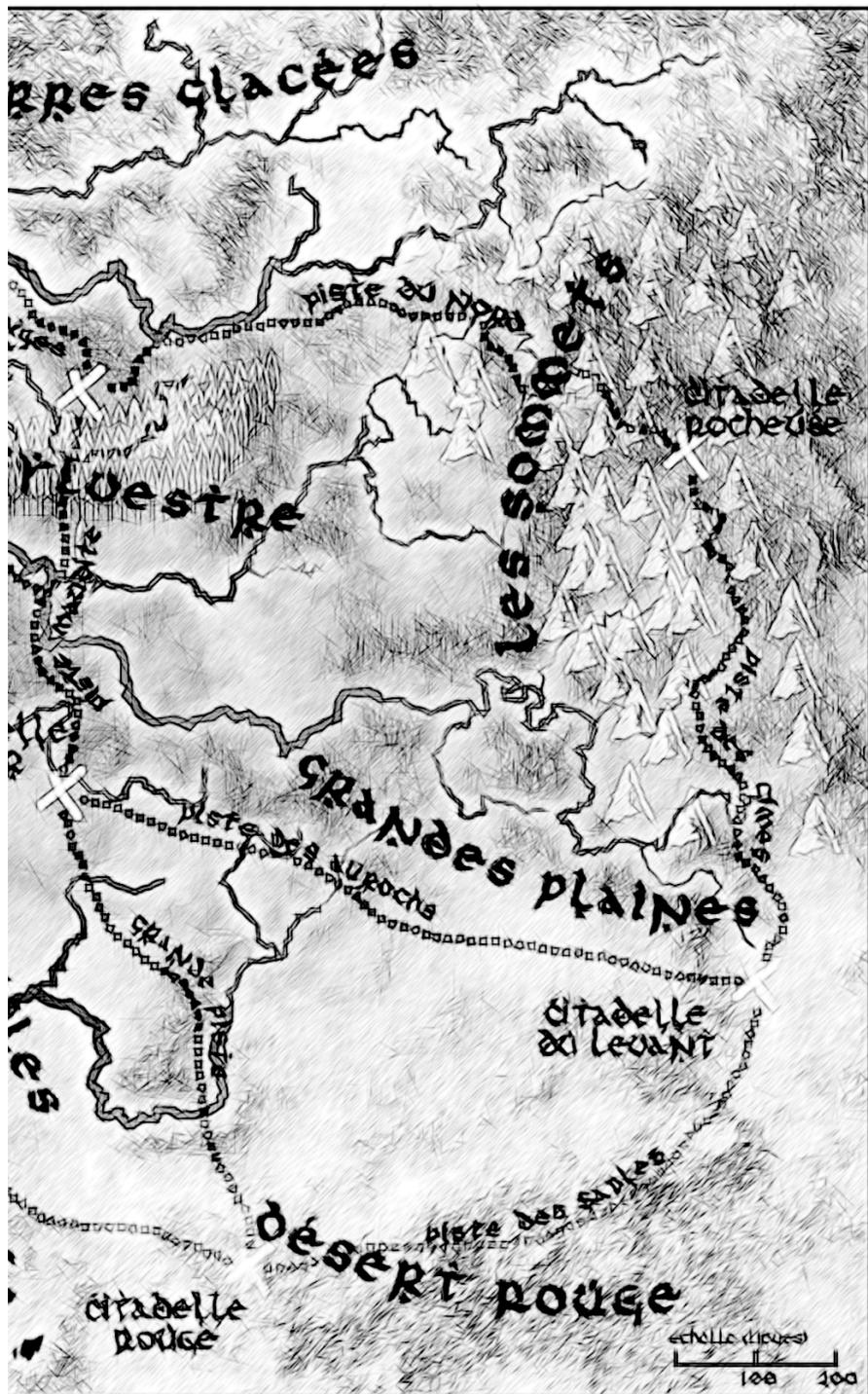
Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes de l'article L-335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle.

Remerciements

À mon épouse, Delphine, qui jamais ne manqua de mots rassurants pour chasser les jours de doute.

À Frédérique et Fanny qui, depuis les premières pages, soufflèrent avec générosité dans les voiles de mon navire.

À mes compagnons de travail, merci. La chambre Columbus fut imaginée, construite et écrite au rythme de nos mille et une aventures extraordinaires.



I

C'EST AINSI QUE J'ARRIVAI

Après neuf semaines de ce qui m'avait semblé être un interminable voyage, notre destination était au bout du jour. Chevauchant lentement afin de ménager notre monture, mon père semblait ralentir pour ne plus avancer qu'à contrecœur. Du haut de mes sept ans, installé en amazone sur notre bonne vieille Tarja, je me serrais contre Père, moins par nécessité que par peur de ne plus jamais le revoir.

Autour de nous, les étendues de sable s'étaient transformées en lacs de pierre rouge parsemés de langues sablonneuses. La redoutable épreuve du soleil avait pour alliée l'absence d'ombrages ; la cuisante chaleur réfléchiée par le sol brûlant exacerbait sans relâche les longues heures de l'après-midi. Malgré cet enfer, je tentais de ralentir le temps, empoignant de mes petites mains les coutures usées de la veste de Père. Mon visage teinté de poussière ocre cherchait l'amour dans la force de son torse. Père savait que nous approchions de notre destination et le soulagement de la fin de l'épreuve physique avait immédiatement été remplacé par une asphyxiante

déprime morale. Au pas, les sabots de Tarja claquaient sur un rythme bien trop rapide et bien trop lent à la fois. Mélancolique mélodie, elle m'emportait vers une destinée que je refusais. Mes pensées nourrissaient mes angoisses et l'absurdité de la vie devenait aussi limpide que l'infinie étendue de rocailles qui nous engloutissait depuis plusieurs jours. Avec une grande lucidité, je comptais les détails que je pouvais encore emmagasiner pour les conserver dans un coin de mon esprit. Avais-je bien retenu l'odeur de Père ? Ce parfum de cuir et de poussière ? Son amour transpirant lorsqu'il rayonnait de fierté devant ses amis ? Son indicible douleur lorsqu'il évoquait les lendemains meilleurs ? Avais-je bien encore l'écho de son rire chaleureux des jours de fête ? Et s'il lui arrivait quelque chose alors que j'étais si loin ? Qui le défendrait ? Tarja se souviendrait-elle de moi ?

Bercé par la marche lancinante, je m'inventais des rêves, retrouvais la maison familiale, défendant, épée à la main, Père et Mère d'un terrible brigand. Sautant sur la table de la cuisine, je me plaçais à sa hauteur, évitais un coup fatal, développais mon épée enchantée dans un cercle foudroyant. Aussi vif que la lumière, mais tout au ralenti dans mon imaginaire, je lui tranchais la tête avant de l'envoyer rouler sur le sol. Dans un éclat de joie, Père et Mère me serraient dans leurs bras et le village tout entier me félicitait, me suppliant de ne plus partir, de rester sur les terres, de protéger ses habitants. Sous les larmes de joie de mes parents, je sautais dans leurs bras.

Vers l'horizon, le soleil descendait ; peu à peu, la lu-

mière de ses rayons encore brûlants me fit quitter mes rêves. Tarja s'était arrêtée et j'entendis Père me dire « Nous y sommes. » Je me frottai les yeux et découvris devant moi les hautes et majestueuses murailles rouges baignant dans la lumière orange de l'astre couchant. Martiales, culminant à une cinquantaine de toises, elles effaçaient le désert rouge, y faisant régner un silence d'humilité. Composées de blocs de marbre d'un dégradé rouge sang à nacarat, striés de blanc, taillés dans la masse, les murailles dissimulaient sans effort les vies qu'elles protégeaient. De là où nous étions, nous ne pouvions qu'en voir la façade qu'elle nous présentait. Elle s'étendait tant dans son écrin de désert, que nous en devinions tout juste les extrémités gauche et droite. À intervalles réguliers, des tours de guet fortifiées signalaient la présence humaine de cette muraille irréelle. Finement dessinées sur les sommets, ces tours contrastaient par leur harmonie d'avec la rudesse du mur pourtant taillé d'un marbre lumineux de beauté ; des sculptures ciselées tapissaient les contours des édifices ; des colonnades en marbre blanc veiné de brun portaient les arcs surmontés de chapiteaux en acier blanc ; ces toitures, aux allures drapées, réfléchissaient l'éblouissante clarté du soleil ; planté en leur centre, un grand mât en bois d'ébène laisser flotter au vent la bannière vert émeraude de l'Empereur. Se succédant les unes après les autres ces tours magnifiaient puissance et respect.

D'après les légendes, les murailles avaient été élevées par les Géants aux Temps Inférieurs. Mineurs, bardeurs,

tailleurs de pierre, sapeurs, forgerons avaient investi le désert rouge, installant ateliers et forges, transportant sous un soleil pénétrant la matière extraite des carrières creusées dans le sol de la plaine. Sous la volonté de l'Empereur, neuf citadelles avaient ainsi vu le jour aux neuf portes de l'Empire. La symbolique de la bannière verte de l'Empereur désignait la paix, l'absence de toute volonté expansionniste ; les citadelles marquaient les frontières, la fin des guerres, la fin des conquêtes ; elles étaient également un message ferme à l'attention de toute armée des Terres Lointaines. Moutl récits de batailles passées narraient d'ailleurs avec fierté les victoires des défenseurs de ces citadelles face aux armées des Terres Lointaines.

J'ouvris grands mes petits yeux, le cœur vibrant d'un étrange mélange de crainte et d'enthousiasme. Père fouilla dans ses fontes pour en sortir sa bannière verte de l'Empire. Sectionnée en son centre par deux larges lignes pourpres, elle annoncerait aux gardiens de la Citadelle l'appartenance à l'Empire et, par son doublé pourpre, la fonction de Négociateur des Commerces de l'Empire — fonction qui revenait désormais à Père. Relevant le torse, il attacha la flamme sur le fourreau de son épée tandis qu'il invita mes mains sur le harnachement de Tarja. D'un pas écouté, relevé, la monture et son cavalier s'avançaient vers la grande porte. Je n'étais rien, je me sentais un gamin minuscule, porté par son destin, pleurant ses terres labourées. Et pourtant, ainsi grandi par la fierté de Père, je compris que mon existence tout entière serait à son image, dévouée aux besoins de l'Empire. J'en

ressentis une totale exaltation, une soif intellectuelle qui me fit oublier la soif physique, une faim de vivre, un inexorable appel vers les miens. Pendant cet instant, l'Empire, je fus.

Cependant, cruellement, la peur me dévorait au rythme du claquement des sabots résonnants dans le silence du lieu.

« Père, viendrez-vous me voir ?

— Comme je te l'ai promis, au moins une fois l'an. Tu trouveras ici tout ce qu'il te faudra pour réussir ta vie. Ton éducation est un cadeau de l'Empereur.

— Mais c'est auprès de vous et de Mère que je veux être.

— Nous en avons déjà discuté. »

Le ton de sa voix n'attendait pas de suite et je n'avais guère besoin de me retourner pour ressentir le froid de sa posture. Le battement caillouteux des sabots de Tarja dressa l'unique réponse que j'étais en droit d'attendre. Je plantais mon regard vers la muraille approchante, retenant mes sanglots, laissant couler mes larmes sur mes joues, puis y rouler, pour tomber en petite pluie rougie de poussière sur la crinière brune de Tarja.

Dans une sinistre rythmique, chaque goutte tombante emportait avec elle un élément de la vie que j'enterrais. En suivant la volonté de Père, j'intégrais pour les dix prochaines années l'Alumnat de l'Oracle des Sables. Un sacerdoce qui n'offrirait aucun retour, aucune sortie avant ma dix-septième année.

Une larme pour Mère, douce et aimante, attentionnée,